

Daniel Bensaïd

## Le PCF, les intellectuels et le stalinisme

La grande presse a déjà parlé d'une « affaire Daix » au sens où il y a eu une affaire Tillon ou une affaire Garaudy. Le PCF s'en défend. On spéculait sur l'exclusion possible de Daix. Marchais et Leroy l'ont tour à tour démentie. Daix dit que la chose est secondaire. Enfin, *Le Point*, *L'Express*, *Le Monde* ont tous rapproché la sortie du livre de Daix sur Soljénitsyne, celle du livre d'Ellenstein sur l'histoire de l'URSS et la réponse d'Althusser à John Lewis chez Maspero. En juxtaposant des œuvres dissemblables, aux buts différents, ils mettent le doigt sur une question réelle : les rapports du PCF avec ses intellectuels ; mais ils passent à côté des nuances.

Plusieurs éléments y concourent. D'abord, il y a la fin de l'orthodoxie, la crise du stalinisme, la recomposition du mouvement ouvrier international, qui favorisent l'émancipation de la recherche théorique et historique, l'épanouissement de vrais débats longtemps censurés. Ensuite, il y a un phénomène social : le fait que la notion même d'intellectuel change. Les intellectuels d'hier évoquaient les grands professeurs, les artistes, les professions libérales ; ils comptaient comme faire-valoir ou comme propagandistes essentiellement. Leur marginalité les rendait sensibles au chantage ouvrier, s'ils s'écartaient du droit chemin, ils devenaient vite suspects de retourner à leur classe d'origine. Aujourd'hui, il y a plusieurs milliers d'intellectuels salariés ; la notion même d'intellectuel s'estompe. Par le nombre, les intellectuels, salariés ou non, deviennent une clientèle électorale envers laquelle le PCF ne se

veut plus seulement des droits mais aussi des devoirs : il faut la ménager.

Et lorsque Pierre Daix déclare dans une interview au *Nouvel Observateur* qu'après la disparition des *Lettres françaises*, il n'aurait « plus les moyens de s'exprimer librement sur Soljénitsyne ailleurs que dans un livre », ça veut dire que la presse du PCF lui était fermée. C'est une très mauvaise chose pour le PC au moment où il cherche à rassurer, à faire patte de velours, à prendre ses distances par rapport aux régimes bureaucratiques des pays de l'Est ou par rapport à l'intervention en Tchécoslovaquie. L'affaire Daix rend suspects les engagements démocratiques prodigués dans les programmes électoraux.

Ce, enfin, au moment où le PCF est lié au PS par un programme commun de gouvernement poursuivi pendant des années. Lorsque le PS cherche des alliances électorales à droite, le PC le rappelle à l'ordre en faisant sentir que le PS déconfit après 68 ne s'est reconstitué que par l'alliance avec lui. Réciproquement, lorsque le PC donne des signes de rapprochement avec la bureaucratie soviétique, le PS tire sur la corde en faisant sentir qu'une rupture d'alliance serait catastrophique pour le PCF et pour ses militants. PCF et PS sont liés, de raison et non d'amour. Il en résulte entre autres que le PCF ne peut pas se permettre n'importe quoi avec ses intellectuels. Il y a quelques années, Daix aurait été exclu sans autre forme de procès, expéditivement, et couvert des mêmes calomnies que celles qu'il a lui-même distribuées activement.

Il n'y aura pas de crise bruyante et brutale. Mais les frictions, les frondes à des degrés divers que connaît le PCF avec ses intellectuels participent de contradictions plus profondes, plus fondamentales, qu'elles contribuent à développer. Contradiction entre la

politique frontiste nationale (et ses devoirs) et l'allégeance à l'URSS ; contradiction entre les promesses démocratiques et le centralisme bureaucratique qui régit le parti et ses organisations de masse ; contradiction entre les alliances sans rivage à droite et les exclusives à gauche contre des composantes du mouvement ouvrier (1<sup>er</sup> mai, 20 juin, 4 juillet).

Confronté à ces contradictions, le PCF a dû lâcher du lest. En acceptant comme interlocuteurs d'abord les militants révolutionnaires qui avaient été élus à la tête du mouvement de la jeunesse contre la loi Debré. En prenant à contrecœur la défense de la Ligue communiste dissoute, ensuite. Les rapports avec les intellectuels constituent une prochaine épreuve.

Pour le moment, la tension est supportable par le PCF dans la mesure où les bouches qui s'ouvrent, les intellectuels qui regimbent ne font pas réellement face à la question du stalinisme qui reste le nœud, la clef de voûte de son histoire. Ils lui font plutôt dos rond, en ce sens qu'ils s'en éloignent et s'y adossent à la fois.

## Les intellectuels du PCF, dos au stalinisme

À propos de l'attitude des Soviétiques envers le stalinisme, Pierre Daix parle dans son interview au *Nouvel Observateur* de « cette espèce d'énorme cadavre national en train de pourrir dans un coin ». Il exprime ainsi le malaise et la nausée des intellectuels communistes français eux-mêmes. À ceci près que ce cadavre obstiné n'en finit pas de mourir.

### Le stalinisme selon Ellenstein : inévitable et accidentel

Jean Ellenstein vient de publier aux Éditions sociales le tome II de son *Histoire de l'URSS*

qui traite de la période 1922-1939 ; autrement dit de la stalinisation et du stalinisme triomphant. La thèse d'Ellenstein est claire : en 1922, si les travailleurs avaient le pouvoir, ni l'économie ni la société n'étaient encore socialistes. C'est pendant cette période et grâce à la direction stalinienne qu'elles le sont devenues. Là est le principal qui, fermement établi, permet à Ellenstein d'aborder avec audace la critique secondaire du régime stalinien. Ainsi, la Constitution de 1936, présentée alors comme la plus démocratique du monde, reflétait selon lui la transformation socialiste de la société. Jusque-là, donc, tout va bien : la direction stalinienne est une direction révolutionnaire gérant un État socialiste appuyé sur une économie et une société socialistes.

« La contradiction incontestable entre le caractère démocratique de la constitution et la pratique non démocratique de cette période doit être analysée à partir des réalités historiques souvent évoquées au cours de ce volume. L'absence de démocratie en Russie avant la révolution et les traditions héritées du tsarisme, la situation internationale et les structures existant en raison des conditions historiques nées de la guerre civile sont à l'origine de cette contradiction. La pratique était en retard sur la théorie. » Que le stalinisme ait poussé sur un terrain favorable, à partir de conditions objectives, c'est une chose que nous ne contestons pas. Notre mouvement garde le mérite historique d'avoir fourni une explication matérialiste du stalinisme mettant en œuvre l'isolement international de la Révolution russe, le faible développement des forces productives et le mode de répartition qui en résulte, l'analyse de la bureaucratie.

Mais Ellenstein vise à tout autre chose. Il veut démontrer à la fois que le stalinisme était

inévitabile (pour décharger le PCF de toute responsabilité) et qu'il était accidentel (pour rassurer ceux qui redoutent un développement analogue en France) : « C'est la forme qu'a prise la construction du socialisme en Union soviétique. C'est donc un phénomène spatio-temporel. » S'il s'est agi, comme le dit Ellenstein, d'un « produit de l'histoire », d'un « phénomène spatiotemporel », alors les matérialistes, qui sont aussi des réalistes, ont bien fait d'y souscrire (c'était un mal nécessaire) ; et ils sont quittes avec l'histoire.

### **Althusser et la « déviation stalinienne »**

Dans la note publiée en annexe de sa réponse à John Lewis, Althusser rappelle que, dès 1960, il répudiait la notion de culte de la personnalité comme « un concept introuvable dans la théorie marxiste ». Aujourd'hui, il s'enhardit jusqu'à définir comme critique de droite toute analyse du stalinisme qui n'y voit qu'une perversion du pouvoir, une altération superstructurelle (pan dans Ellenstein !). Il dit que ces explications insuffisantes laissent le champ libre à « l'idéologie bourgeoise la plus anticommuniste » et à « la théorie trotskiste », innocemment associées par lui. Il va même jusqu'à dire qu'il faut « toucher à la racine ; aux contradictions de la construction du socialisme ». Mais le sol est trop dur pour Althusser et la racine trop profonde ; c'est pourquoi il n'y touche pas, il se contente d'en parler. C'est un progrès, velléitaire, comme le personnage.

Althusser préfère rester sur le terrain de la spéculation méthodologique, à distance prudente des faits. Au lieu de s'attaquer aux contradictions de la construction du socialisme dans des conditions historiques déterminées, il donne encore du stalinisme une explication essentiellement idéologique, analogue à celle

avancée par son disciple Poulantzas dans *Fascisme et dictature*. À l'origine, il y aurait une déviation de la ligne générale qui domine « après les années trente » (c'est bien imprécis !) la III<sup>e</sup> Internationale. Cette ligne est fondée sur le couple économisme/humanisme qui, selon Althusser, caractérisait déjà la II<sup>e</sup> Internationale. C'est la « revanche posthume » ! Il s'agit « d'exalter conjointement les forces productives et l'Homme », et d'esquiver des deux côtés la lutte politique, le problème du pouvoir.

Contre l'analyse trotskiste, Althusser avance que la notion de stalinisme n'est pas théoriquement différente de celle de culte de la personnalité. Sans autre forme de procès ! Sans analyser le contenu concret développé, repris, mis à jour, depuis *La Révolution trahie* de Trotski, écrite à une époque où Althusser et les siens avalaient sans sourciller l'économisme et l'humanisme pêle-mêle, assaisonnés des procès de Moscou ! Sans même une allusion aux études d'Ernest Mandel qui ne se contente pas de dire qu'il faut toucher aux racines, aux conditions et contradictions de l'économie de transition. Sans expliquer à la lumière du marxisme comment (et contre qui !) une telle ligne générale a pu triompher non seulement en URSS, mais encore dans le mouvement communiste international. Et à quel prix !

En fait Althusser part, face à Ellenstein, d'une critique apparemment radicale du stalinisme, il fait mine de prendre le problème à bras-le-corps. Et c'est en définitive pour mieux en atténuer l'importance, pour détourner la critique. Il est sommaire, selon lui, de parler de stalinisme. Ce rigoriste préfère parler de « déviation stalinienne » ; voilà le mot juste, le concept ! Déviation par rapport à quoi ? À quelle norme ? Déviation seulement, cette défi-

guration du socialisme, cette orientation conservatrice et réactionnaire du mouvement ouvrier qui a à son actif l'écrasement du PC chinois en 1926, l'abandon de l'Espagne et la liquidation du Poum, les procès de Moscou, la trahison de la révolution grecque, l'écrasement de Budapest en 1956 et l'invasion blindée de Prague en 1968 ?

Althusser est un prudent. Il pèse ses mots. Il les distille avec parcimonie. On applaudit à ses productions, leur rareté les rend précieuses. En fait, Althusser a toutes les ficelles d'un charlatan, de l'abracadabra magique aux postiches de savant. Il fait mine de survoler l'histoire alors qu'il s'accroche piteusement à sa traîne. Après avoir entrebâillé quelques portes et reculé devant les espaces vertigineux qu'elles découvrent, il reste ceci du bavardage althussérien : que le stalinisme est une déviation d'origine fondamentalement théorique. Voilà qui éclaire utilement quarante ans d'histoire du mouvement ouvrier.

---

## La pudeur théorique d'Althusser

Althusser soulève quelques problèmes, il n'en résout guère. Il énumère ainsi en note quelques falsifications qui restent, précise-t-il, « sur le plan théorique ».

● « L'évolutionnisme économiste de *Matérialisme dialectique et matérialisme historique* de Staline ». Sans rappeler qu'il avait lui-même, il y a quelques années, édité dans les cahiers marxistes-léninistes un texte du même titre et de même facture, désormais introuvable. Althusser y reste pourtant fidèle, puisque, à la page 70 de son dernier opuscule, il distingue une question « de nature scientifique », qui relève du matérialisme historique, et une question « de nature philosophique »,

Dans *Ce que je sais de Soljénitsyne*, Pierre Daix écrit : « La fascination exercée par la révolution d'Octobre, dont le stalinisme a profité et dont il s'est servi pour faire avaliser ses crimes au nom de la nécessité de défendre le socialisme, si elle a été relayée par l'admiration pour les victoires sur Hitler, n'a pas survécu aux révélations du XX<sup>e</sup> Congrès, à la crise polonaise, à l'insurrection hongroise, avant que le schisme avec la Chine n'achève de démystifier l'ensemble du système en montrant qu'il avait cessé d'être universel comme de correspondre à ses fondements théoriques » (p. 79).

Et il écrit encore : « Quand nous nous étions faits jadis les porteurs de l'iniquité stalinienne, outre que nous étions convaincus qu'il s'agissait pour le moins de légitime défense, sinon de justice, nous avons alors identifié l'Union soviétique avec l'avenir du socialisme. Vingt ans plus tard, nous savons que, ce faisant, nous n'avons pas fait avancer d'un pas la cause du socialisme en France, que nous avons

qui relève du matérialisme dialectique. Toutes ces catégories ne laissent guère de place à la politique révolutionnaire.

● « L'escamotage du rôle historique de Trotski et autres dans la révolution bolchevique (*Histoire du PCb*) ». Pour nous, cet escamotage, loin d'en « rester au plan théorique », est bien d'ordre politique. Et dans une certaine mesure, physique !

● Suivent : « la thèse de l'aggravation de la lutte des classes sous le socialisme ; la formule : tout dépend des cadres ; la thèse science bourgeoise/science prolétarienne ; la thèse sur la paupérisation absolue ». Rien que ça...

en revanche contribué à détruire l'unité morale de la Résistance et, au surplus, que nous sommes devenus comptables envers la classe ouvrière de notre pays des crimes contre le socialisme que nous avons niés et parfois transformés en exemples. En cette fin d'été 1972, non seulement il n'était plus possible d'identifier l'Union soviétique avec l'avenir du socialisme, mais voilà qu'elle agissait en gendarme attentif à la reconduction de l'ordre existant en Europe. »

Le livre de Daix ne constitue pas une analyse du stalinisme. Il n'y prétend pas. Il n'en est qu'une prise de conscience, brûlante et passionnante venant d'un stalinien endurci, qui s'est, du temps de la guerre froide, battu en première ligne pour nier l'existence des camps soviétiques.

À certains, cette découverte paraîtra tortueuse, trop brutale pour ne pas être suspecte. Les persécutions contre Soljénitsyne réussiraient-elles à ébranler une foi aveugle que trente ans de pratiques stalinienne et de crimes n'avaient pas abattue ? Daix s'explique sur ce point ; il rend compte des mécanismes et des blindages de l'autocensure. On ne critique pas pour ne pas donner des armes à l'ennemi de classe... On mise sur une amélioration lente... On ne risque pas de jeter le bébé avec l'eau du bain... Et puis on hésite à découvrir que le dévouement, les sacrifices, les combats de toute une vie ont été dévoyés, détournés, qu'on a été formidablement cocu de l'histoire.

Alors, ce qui au regard de la somme peut n'apparaître que comme dérisoire vient faire la décision, parachever l'œuvre de sourds ébranlements. Pour Daix, l'exclusion de Soljénitsyne de l'Union des écrivains soviétiques prolonge et éclaire l'invasion en Tchécoslovaquie. Autour de la figure de Soljénitsyne, vien-

ment s'articuler les pierres de l'édifice stalinien, il agit comme un révélateur et précipite une rupture longtemps différée, qui reste une rupture à reculons. Là est la question.

### « Cet Himalaya de silence collectif »

Évoquant le rapport Khrouchtchev, les réhabilitations, les revenants des camps, Daix parle d'« énorme secret collectif », ou encore de cet « Himalaya de silence collectif ». Les intellectuels du PCF ont aussi leur Himalaya ; leur

silence, c'est le trotskisme ! Insupportable parce qu'il les accuse. Si aucune voix ne s'était levée, il leur serait encore possible de considérer le stalinisme comme inévitable, la capitulation comme du réalisme. Seulement, il y a eu l'Opposition de gauche, puis le mouvement trotskiste qui, pas à pas, ont tracé l'autre voie possible : au moment de la révolution chinoise en 1926, sur la question de l'industrialisation et de la planification, sur la lutte contre le nazisme en Allemagne. À chaque occasion, le choix fut explicitement posé, qui

montre qu'autre chose était possible. Dans *Les Communistes* (1949), Aragon faisait dire à un de ses héros : « les trotskistes sont des flics, c'est tout. Ils ne constituent pas un problème philosophique ». Tant mieux : parce qu'ils n'ont jamais cessé de poser un problème politique, aujourd'hui plus que jamais alors que les Aragon, les Ellenstein, les Daix, les Althusser continuent de l'éviter.

Pourtant, et la brèche est de taille, Ellenstein abandonne dans son livre le vieux concept d'hitléro-trotskisme. Il avance même que « sur le plan intérieur, la théorie trotskiste de la révolution permanente était proche de la théorie léniniste de la révolution ininterrompue ». Tout en rappelant que Staline a eu raison contre Trotski de défendre la construction du « socialisme dans un seul pays » (c'est le titre du volume) et en y réussissant. Bref, Trotski n'est plus en enfer, mais seulement au purgatoire. La frontière n'est plus imperméable entre le bien et le mal absolus. Pour les staliniens avertis, la reculade, bien que modeste, est périlleuse. C'est comme la petite fissure dans les digues de Hollande par laquelle la mer risquait de s'engouffrer. Aussitôt, de Pierre Durand dans les colonnes de *L'Humanité* à Althusser, on se bouscule pour mettre bravement le doigt dans le petit trou creusé par Ellenstein.

En effet, si Althusser se préoccupe aujourd'hui d'un approfondissement théorique de la déviation stalinienne, c'est pour mieux faire front à gauche, parce que les autocritiques sommaires et superficielles sont impuissantes à « tenir à distance l'antistalinisme trotskiste ». Il s'inquiète de ce « phénomène d'apparence paradoxale » : « cinquante ans après la révolution d'Octobre et vingt ans après la révolution chinoise, le renforcement d'organisations qui subsistent depuis quarante ans sans avoir

---

## Drôles d'histoires

Jean Ellenstein n'est pas un frondeur. En 1968, face au développement des luttes étudiantes, il s'était acquis une réputation de solide orthodoxie.

Pourtant, la variété, la richesse des travaux historiques actuels sur l'histoire de l'URSS ne permettaient pas à Ellenstein d'en rester au manuel rédigé sous la surveillance de Staline en personne. Certains le souhaitent et continuent d'accommoder l'histoire à leur façon. Daix rapporte dans son livre une entrevue avec Ajaev, auteur soviétique. « C'est à nous seuls de décider ce qui est soviétique et ce qui ne l'est pas », répond cet Ajaev à Daix qui proteste contre les tentatives de rayer Soljénitsyne de la littérature soviétique. Et comme Daix lui objecte qu'il ne peut préjuger de la manière dont on écrira en 2000 l'histoire de la littérature soviétique, Ajaev rétorque : « cette histoire sera écrite par nous, camarade ».

Ellenstein est obligé d'agir un peu autrement ; le prestige du PCF auprès des intellectuels, sinon n'y résisterait plus. Pourtant, son essai pour arrondir les angles de l'histoire, lui vaut un sérieux rappel à l'ordre dans les

colonnes de *L'Humanité* sous la plume de Pierre Durand (11 juillet).

« Plus sérieuses à nos yeux sont les critiques que l'on peut porter sur les sources utilisées par Jean Ellenstein, écrit-il. On ne saurait certes lui reprocher l'examen des archives de Trotski ou de quelque autre adversaire de l'URSS (*sic* !). Mais on ne voit pas pourquoi il semble parfois les privilégier... ». C'est insinuant et sournois, stalinien en diable. Ça sent l'inquisiteur sourcilieux.

D'ailleurs, la menace n'est pas loin : « Nous avons déjà noté qu'un certain déséquilibre existe entre les parties de l'ouvrage consacrées à la construction du socialisme et l'exposé des problèmes internes du Parti communiste de l'URSS. Rien ne nous dit cependant que l'auteur n'a pas l'intention de rééquilibrer son œuvre de ce point de vue dans les tomes suivants. Cela nous paraît en tout cas indispensable. »

C'est plus qu'un conseil, c'est une recommandation. Que le funambule Ellenstein se le tienne pour dit ! Et qu'il « rééquilibre » son œuvre.

remporté aucune victoire historique (car à la différence des « gauchismes » actuels, ce sont des organisations et elles ont une théorie) : les organisations trotskistes ». Décidément, Althusser connaît mal l'histoire et la comprend tout aussi mal. Cette théorie qui cimente les organisations trotskistes et les rend coriaces à ses yeux, c'est la filiation qui du bolchevisme aboutit au trotskisme en passant par l'Opposition de gauche des années 1925-1936. À travers cette histoire, notre mouvement a remporté la première victoire, celle de la révolution d'Octobre, envers et contre les Staline et Zinoviev déjà à l'époque ! Et notre mouvement a remporté la dernière victoire, celle qui compte : avoir été le seul à ne pas capituler ni plier devant le stalinisme et à avoir maintenu la tradition de l'internationalisme révolutionnaire.

C'est autre chose que les victoires provisoires dont Althusser aligne les trophées sur son buffet théorique.

---

## Roland Leroy, maître chanteur...

Dans un numéro de *France Nouvelle* (31 juillet), Roland Leroy publie un article « A propos des récents écrits de Pierre Daix ». C'est plus qu'un article, c'est une mise au point, louvoyante.

Pourtant, dès le coup d'envoi, l'argument principal est donné. Daix aurait soutenu les auteurs d'un ouvrage sur la Tchécoslovaquie s'employant à « mettre fin au régime actuel » de ce pays. « C'est-à-dire au régime socialiste », s'empresse de préciser Leroy.

Eh bien non, Roland Leroy ! Aujourd'hui pas plus qu'hier nous n'acceptons le chantage : c'est à prendre ou à laisser. Non, nous ne confondrons pas le régime et le système. Nous

Quant à Daix, parce qu'il va le plus loin dans la dénonciation du stalinisme, il se montre d'autant plus discret sur la question du trotskisme, il la traite par omission.

Ainsi, parlant des camps soviétiques, il prétend que Gœbbels a été le premier à en parler, puis David Rousset le second. À notre connaissance, Trotski a été assassiné en 1940 par la Guépéou et il avait donc écrit avant *Les Crimes de Staline*, livre dans lequel les faits et les témoignages abondent. À notre connaissance encore, Léon Sedov, son fils, a été assassiné en 1938 par la Guépéou ; il avait donc écrit avant *Les Procès de Moscou*. Mais ces premières voix, Daix n'a pas voulu les entendre, parce qu'elles étaient les plus terribles, parce qu'elles venaient du sein même du mouvement ouvrier, parce qu'elles réclamaient du courage politique à la place des rassurantes certitudes.

Qu'il y ait de la gêne à ce propos est concevable. Ce qui est inadmissible, c'est que Daix

défendons l'expropriation du capital, l'abolition de la propriété privée des moyens de production, sur cela nous ne reviendrons pas, pas plus que les ouvriers polonais de Gdansk sur lesquels la police polonaise a tiré en décembre 1971 ne le remettaient en cause. Mais nous continuons à combattre le régime bureaucratique qui arme cette police, qui persécute Soljénitsyne en URSS, enferme Grigorenko, passe la camisole de force à l'opposition. Et nous le combattons au nom de la planification démocratique, au nom de la démocratie ouvrière, du pouvoir des conseils ouvriers, seuls capables de donner au socialisme son vrai visage.

se débarrasse en une note dans son livre de Trotski et du trotskisme encombrants : « Il ne faut pas perdre de vue que, touchant à la littérature, les vues de Trotski ne se distinguent guère alors de celles qui ont guidé Staline. Trotski s'en est pris à Zamiatine, à Pilniak, à Blok, à Essenine entre autres, coupables d'avoir un jugement indépendant sur la révolution. La mise au pas de la création artistique est dans la conception même que le régime soviétique se fait, dès son origine, de son rôle » (p. 158).

Daix qui se pique d'ouverture d'esprit, qui s'est tourné vers la linguistique, le structuralisme, l'école historique française, reste un mauvais lecteur de Trotski, pour ne pas dire un malhonnête. Comment peut-il parler ainsi après la réédition en livre de poche de *Littérature et révolution* ? Oui, Trotski a sévèrement critiqué Pilniak, Blok, Essenine et d'autres. Mais il n'a jamais prétendu faire de ces critiques une position officielle, enrégimenter et étatiser l'art et la littérature. Il a affirmé au contraire que la création artistique relève de processus sociaux à long terme qui dépassent largement par leur ampleur la juridiction et la compétence d'un parti ou d'un État. C'est pour cette raison qu'il a défendue avec Breton le mot d'ordre « toute licence en art ». Si Daix ne voit là aucune différence avec le stalinisme, c'est qu'il n'est pas encore assez déçassé de son passé pour distinguer une polémique virulente au sein du mouvement ouvrier d'une sentence policière. Cet aveuglement risque de le conduire loin, par exemple à considérer la dégénérescence stalinienne comme inhérente « dès l'origine » « au régime soviétique ».

C'est ainsi qu'une rupture honteuse envers le stalinisme peut déboucher sur la dérive idéologique. Staline a voulu que le socialisme

s'identifie à l'URSS, ceux qui combattent le système bureaucratique continuent, bon gré mal gré, à l'identifier au socialisme, donnent à Staline son ultime victoire posthume.

### **Des bilans sans perspectives**

Ellenstein, Althusser, Daix abordent le stalinisme selon des démarches différentes qui déterminent aussi leurs perspectives. Daix le reconnaît avec assez d'honnêteté : « le néostalinisme est désarmé et reste circonspect devant le débat politique de fond ». Ce qu'il voit mal, c'est que les demi-ruptures, les demi-mesures ne préparent pas mieux à aborder ce débat. Pour Ellenstein, la cause est entendue. Il veut rendre le stalinisme présentable. Mais il reste stalinien. Dans une lettre au *Monde* (2 août), il prend soin de préciser : « Je suis tout à fait d'accord avec l'article de Roland Leroy sur les écrits de Pierre Daix. » C'est le coup de pied de l'âne.

Pour Althusser, il s'agit aussi de céder sur l'accessoire pour mieux conserver l'essentiel. Il y a une déviation stalinienne, d'origine théorique, mais l'histoire de l'URSS et de la III<sup>e</sup> Internationale ne se limite pas à cette déviation. Dans les balances théoriques d'Althusser, le positif l'emporte de loin sur le négatif : « Staline ne peut, pour des raisons évidentes et fortes, être réduit à la déviation que nous lions à son nom, et à plus forte raison encore la III<sup>e</sup> Internationale, qu'il finit après trente ans par dominer. Il a eu d'autres mérites devant l'histoire. Il a compris qu'il fallait renoncer au miracle imminent de la révolution mondiale et donc entreprendre de construire le socialisme dans un seul pays, et il en a tiré toutes les conséquences : le défendre à tout prix comme la base et l'arrière de tout socialisme dans le monde, en faire, sous le siège de l'impérialisme, une forteresse inexpugnable et à cette fin le do-

ter en priorité d'une industrie lourde dont sont sortis les chars de Stalingrad, qui ont servi l'héroïsme du peuple soviétique dans une lutte à mort pour libérer le monde du nazisme. Notre histoire aussi passe par là. Et à travers les caricatures et les tragédies mêmes de cette histoire, des millions de communistes ont appris, même si Staline les enseignait comme des dogmes, qu'il existait des principes du léninisme » (p. 95).

Que les chars de Stalingrad aient pu servir à Prague, qu'il y ait eu aussi le pacte germano-soviétique, que *L'Humanité* clandestine du 4 juillet 1940 écrive encore : « Le peuple français veut la paix, il demande d'énergiques mesures contre ceux qui, par ordre de l'Angleterre impérialiste, voudraient entraîner à nouveau les Français dans la guerre. » Tout cela n'est que poignée de sable qui crisse à peine sous la botte théorique. Althusser attaque la « déviation » stalinienne pour mieux en sauvegarder la moelle. Il lui suffit d'élaguer, d'oublier les bavures. Désolé, Althusser, notre histoire ne passe pas forcément par là. Nous n'avons pas la même, ni au passé, ni au présent.

La querelle paraîtrait en effet gratuite à certains, si elle n'avait des implications actuelles. Pour Althusser, la « seule critique historique de gauche de la déviation stalinienne » c'est « la critique silencieuse, mais en actes, accomplie par la révolution chinoise, une critique de loin, critique à la cantonade. À voir de près, à déchiffrer ». Sacré Althusser qui, pour sauver les meubles, en vient à faire l'apologie de la théorie muette, à faire régresser le marxisme vers le mime. À faire l'éloge de la politique masquée. De mieux en mieux.

Que la révolution chinoise ait emprunté pour le tordre à son usage le vocabulaire stalinien (il suffit de relire *La Démocratie nouvelle* !), que la direction du PC chinois, échaudée par la ca-

tastrophe de 1926 ait pris ses distances envers l'Internationale, qu'elle se soit construite dans la lutte contre les cadres formés à Moscou par Pavel Mif, que la révolution chinoise ait triomphé contre l'orientation et les consignes de Staline, contre ses embûches concrètes, il faut le dire. C'est toute la distance qui sépare pour nous une direction réformiste réactionnaire d'un parti révolutionnaire empirique.

Mais après la révolution culturelle, à la lumière de la politique internationale de la Chine, à l'heure où Chou En Lai se félicite de voir l'Europe du capital se renforcer face au danger principal que serait le social-impérialisme soviétique, alors que les divergences politiques au sein du PCC se règlent autrement que par le débat politique (Lin Piao), il devient difficile de trouver dans la Chine une patrie de rechange du socialisme, et dans Mao un Staline amélioré. Sauf pour Althusser qui s'accommode de la critique de loin, à la cantonade, pour mieux faire la critique de près, celle qui examine les faits, celle qui déchiffre.

C'est encore Daix qui s'approche du problème décisif : « J'ai écrit ce livre quand, parce que, après que le silence des *Lettres françaises*, venu s'ajouter à d'autres silences, hélas multipliés depuis 1968 et les épaissir encore, a diminué les chances déjà faibles que le système du socialisme existant puisse se réformer de l'intérieur. »

C'est un choix. Garaudy l'avait dit avant Daix : il n'est plus possible de se taire ! Daix explique assez clairement comment, à ses yeux, l'essentiel a été, pendant longtemps, de continuer à parler de l'intérieur du mouvement communiste. Il sait, et il le dit, que sa parole, alignée dans les colonnes du *Nouvel Observateur*, suscitera une suspicion *a priori*. Il se sent victime là encore du mécanisme du PCF : tout est conçu pour que ceux qui rom-

pent le fassent en hommes seuls, condamnés par leur solitude à s'exprimer à titre individuel dans des tribunes de circonstance, des tribunes provisoires. Aucun n'y a résisté : Marty, Tillon, Garaudy, Lefebvre, peut-être Daix demain, sont face au parti des hommes seuls.

C'est cette crainte qui fait hésiter Daix et le ramène dans l'ornière à laquelle il cherche à échapper. Il explique qu'il s'est tu plusieurs fois parce que les choses allaient s'arranger. Et aujourd'hui encore : « à mesure que la crédibilité d'une accession de la gauche au gouvernement se précisera et se renforcera, les transformations s'opéreront d'elles-mêmes à l'intérieur du parti ».

Alors, si le parti reste le parti, si les transformations s'opèrent d'elles-mêmes, pourquoi

se bousculer ? Daix est repris par le tourbillon de la vieille logique. Il oscille entre cette nouvelle capitulation et une justification douteuse de son isolement, qui tiendrait à son statut d'intellectuel. « La politique, déclare-t-il au *Nouvel Observateur*, c'est aussi de gagner les élections, c'est le court terme. Le rôle d'un intellectuel, c'est à mes yeux le contraire : c'est le long terme. » Voilà qui nous éloigne du marxisme et qui met Daix en mauvaise posture (Leroy ne manque pas de lui reprocher sa conception politicienne de la politique).

Il n'y a ni faux-fuyants, ni échappatoire, ni demi-mesures possibles. La seule façon de rompre avec le stalinisme sans être brisé par lui, c'est de montrer qu'il ne s'identifie pas plus au mouvement ouvrier que l'URSS ne s'identifie au socialisme. C'est donc lutter pour la

construction d'une organisation révolutionnaire, pour sa place dans le mouvement ouvrier. Toutes choses devant lesquelles Daix se dérobo.

*Rouge* n° 216, 10 août 1973

### **Bibliographie**

► Pierre Daix : *Ce que je sais de Soljénitsyne*, Le Seuil. Interview au *Nouvel Observateur*, 16 juillet.

► Althusser, *Réponse à John Lewis*, Maspero.

► Jean Ellenstein, *Histoire de l'URSS*, tome II, Éditions sociales.

► Pierre Durand, *À propos de l'histoire de l'URSS*, tome II, *L'Humanité* du 10 juillet.

► Roland Leroy, « À propos des récents écrits de Pierre Daix », *France Nouvelle*, 31 juillet.